

Contes pour dormir debout

L'écrivain

Wolfgang

Il hurlait à la lune. Ben oui ! Quoi de plus banal pour un loup-garou ?

Mais voilà, c'était un long hurlement. Un long, vrillant, vibrant, déchirant, broyant de l'âme hululement. En temps normal déjà, ça foutait les chocottes aux rares humains qui l'entendaient. Mais cette fois, on était le jour des morts et même s'il n'avait plus personne à pleurer, ça lui faisait remonter des tas de tristesses, de déceptions, de désespoirs, de

sentiments éraillés et griffés qui passaient dans les modulations de son cri. Et pas seulement les siens. Depuis qu'il était loup-garou, il lui semblait, par osmose, concentrer en son plexus solaire le cri de souffrance torturée de tout un monde. Et c'était ça qui lui remontait à la gorge, qui s'échappait par sa gueule dressée à la verticale en une modulation qui ondulait de la basse au flûté avec soudain des angles rauques, des inflexions insanes.

Il avait mal. Il se tenait la poitrine vrillée par la douleur sous sternale que connaissent bien les infarctusés. Il avait mal du monde.

De toute façon, il pouvait toujours gueuler. Il le faisait dans le vide, la forêt s'était désertifiée. On eût dit que le monde aussi. Incapable d'entendre en face ce concentré de sa propre souffrance, terrorisé par lui-même, il se planquait dieu sait où.

Le hurlement de Wolfgang était donc solitude absolue, vain appel à l'aide au milieu de

l'immensité froide et indifférente d'un univers glacé dont la lune n'était que le trou de serrure.

Il eut aimé que l'interrompe, pour protester contre le néant, le glapissement de quelque renard, le grognement d'une ourse, le raire d'un cerf. Mais son cri figeait même la fougère.

Au bout d'un moment, il eut soif. Il se pencha et lapa à même le fossé l'eau un peu acide et ferrugineuse de la Fagne. Les mouvements de sa langue, ondoyant la surface, animaient le reflet des étoiles et, un peu plus loin que son -dirons-nous « son museau » ?-, la lune semblait frissonner. Il en avait vraiment marre de la voir, elle et sa superbe et immuable sérénité. Il allongea le col et d'un sursaut agressif la mordit méchamment. Il eut une seconde l'illusion que, dans ce monde qu'il abhorrait, quelque chose enfin avait changé. L'image brouillée ne lui renvoyait plus que des paillettes de lumière. Mais très vite, elle fut à

nouveau là. Même pas narquoise, impassible, simplement.

Il chercha une souche. Pour s'asseoir, pour se détendre, pour respirer un coup de l'air glacé qui éteindrait un peu son feu intérieur ; surtout à l'expiration, quand il laissait doucement filer un souffle qui lui semblait drainer tout cet acide qui le rongait. Là, pendant un bref instant, les choses lui paraissaient normales, le temps d'un soupir, tout était à sa place, lui compris. Même cette garce de lune. Alors, le temps s'arrêtait. Alors remontaient les images. Alors en même temps, insidieusement remontait la colère. Colère contre lui, là-haut, le grand organisateur, le grand sadique silencieux, celui qui ne répond jamais ni aux questions ni aux prières, celui qui reste de marbre, le seul que n'émeuve pas son hurlement. Le seul qui, s'il existe, se déguise en « n'existant pas », en vide surgelé !

La gueule au ciel, babines retroussées, il grognait à présent contre ce rien inébranlable qu'il n'arriverait jamais à faire réagir.

Dans sa tête de demi loup, il se revoyait petit d'homme ; à une époque où tout lui était émotion, où tout était engagement. Il s'était rêvé missionnaire, soigneur de lépreux, protecteur d'enfants africains dénutris. A un âge où les héros des gosses sont des coureurs automobiles, des chanteurs, des personnages de BD, lui ne jurait que par le docteur Schweizer et le père Damien.

Bien entendu, cela le rapprochait des prêtres. Il s'en rapprocha tellement qu'il finit par se retrouver le cul et le sexe à l'air devant un bon père jésuite qu'on lui avait assigné comme « directeur de conscience » et qui sanctionnait ainsi les fautes, évidemment abominables, avec lesquelles ce gamin n'avait pas manqué d'offenser le ciel.

Il s'en était ouvert à ses parents. Mal lui en avait pris ! Cela avait déclenché un orage familial d'une rare violence. Il mentait, il calomniait et c'était une abomination que de porter de telles accusations contre un ministre de Dieu, c'était offenser Dieu lui-même ! Il avait failli les croire, ne sachant s'il devait culpabiliser ou se rebeller. Il était resté planté stupéfait au milieu des reproches criards des adultes, avait esquivé de justesse les torgnoles, et, envoyé coucher sans souper, s'était dépatouillé jusque tard dans la nuit avec la cohérence de ceux qui étaient censés l'éduquer.

Ses parents avaient tout raconté au recteur. Il avait donc été expulsé du collège comme mythomane et anormal. Nonobstant l'étiquette, cet ostracisme lui avait été soulagement et libération.

C'est ainsi qu'il vécut, brutalement, la découverte du mensonge social, de l'hypocrisie du monde et qu'il perdit toute

confiance dans toute forme de pouvoir... Il y avait eu d'autres « incidents », beaucoup d'autres ! Incohérence après incohérence, trahison après trahison, rejet après rejet (puisque aussi bien il ressemblait de moins en moins aux autres enfants qui eux, s'étaient laissés formater), lui était alors venue l'envie d' « autre chose ». Il ne savait pas quoi, mais quelque chose de plus sain, de plus logique. Cela l'avait fait se tourner vers les animaux, avec lesquels il avait toujours eu un contact privilégié et qu'il savait, eux, incapables de duplicité. Sa colère l'avait porté vers le loup, ou plutôt ce qu'en avait fait l'imagerie populaire. Et peu à peu, poil par poil, dent par dent, à l'adolescence, il se mit, physiquement, à leur ressembler. De plus en plus.

Evidemment, cela n'avait rien arrangé dans ses rapports avec les autres humains et un jour, il s'était enfui, bien décidé à rejoindre une meute.

Il avait en lui ce curieux mélange du raisonnement qui lui venait de l'homme et cet instinct infailible que, par mimétisme, il tenait de l'animal. La quête fut longue... les loups ne se laissent pas approcher comme ça ! Eux aussi, forcément, ont appris la méfiance. ! Mais de déductions en intuitions, de calculs en impulsions, il finit un jour par les apercevoir.

C'était dans cette forêt même où il errait présentement. Et c'était il y avait juste une semaine. Dans une clairière. Il s'était assis un peu à l'écart, satisfait déjà de ce qu'ils ne s'enfuient pas. Il avait patiemment attendu que le dominant, un grand dégingandé que la mue parsemait de touffes hirsutes, vint l'examiner. De loin. Puis, comme il ne faisait pas un geste, de plus près. Puis finalement le renifle, à même la peau. Il avait un peu peur, en même temps qu'un espoir fou lui faisait battre le cœur. Quand le loup s'éloigna, il fit mine de le suivre... mais se figea sur place. Un grognement, les poils hérissés du dos, un

rictus qui montrait les dents. Là non plus, il n'était pas le bienvenu. Ils s'éloignèrent sans un regard. Il était définitivement d'une espèce inconnue, irrémédiablement seul.

La douleur qui lui écorchait l'âme se fit plus vive, elle s'amplifia, rameuta dans l'éther toutes les plaintes des êtres. Son destin devenait de hurler, de seulement hurler pour essayer d'exprimer face au vide l'incommensurable souffrance du vivant. C'est ainsi qu'il était devenu loup-garou.

Il hocha la tête, l'envie de hurler le reprenait, irrépressible.

C'est intenable, cette intensité du mal. Il aurait fait n'importe quoi pour arrêter ça. Mourir par exemple. Mais ce n'était pas si simple, le loup en lui, était doté d'un solide instinct de conservation qui inhibait toute tentative de se noyer dans un étang ou de se jeter du haut

d'un rocher. Il lui fallait, comme les humains, souffrir longtemps avant cet ultime soulagement et sans doute garder pour la fin le pire des souffrances...Il voyait bien ce calvaire !

Alors, au beau milieu d'une longue, plaintive et puissante modulation de gorge, sa voix se brisa...Et il se mit, roulé en boule dans la bruyère, à sangloter.